

LA CRISE DE L'HOMME

1946

Au printemps 1946, Albert Camus est invité par les Relations culturelles du ministère des Affaires étrangères à donner une série de conférences en Amérique du Nord. Au cours de son voyage en bateau, il rédige « La Crise de l'Homme » qu'il lit en public pour la première fois le 28 mars 1946 lors d'une soirée à l'université Columbia durant laquelle Vercors et Thimerais s'expriment également. Camus redonne cette même conférence lors de son séjour aux États-Unis, dans une version légèrement augmentée dont le tapuscrit a récemment été découvert dans les archives de Dorothy Norman (Beinecke Library, Yale University). C'est cette version du texte qui est ici reproduite. Rédactrice en chef de la revue Twice a Year, Dorothy Norman y fait paraître « La Crise de l'Homme » fin 1946 dans une traduction en langue anglaise de Lionel Abel.

Mesdames, Messieurs,

Quand on m'a proposé de faire des conférences dans les États-Unis d'Amérique, il m'est venu

des scrupules et des hésitations. Je n'ai pas l'âge des conférences et je me sens plus à l'aise dans la réflexion que dans l'affirmation catégorique, parce que je ne me sens pas en possession de ce qu'on appelle généralement la vérité. Ayant fait part de mes scrupules, on me répondit fort poliment que l'important n'était pas que j'eusse une opinion personnelle. L'important était que je fusse en mesure d'apporter sur la France les quelques éléments d'information qui permettraient à mon auditoire de se faire une opinion. Sur quoi, on me proposa de renseigner mes auditeurs sur l'état actuel du théâtre français, de la littérature, et même de la philosophie. Je répondis que peut-être il serait au moins aussi intéressant de parler de l'extraordinaire effort des cheminots français ou de la manière dont les mineurs du Nord sont en train de travailler. On me fit remarquer avec pertinence qu'il ne fallait jamais forcer son talent et qu'il était bon que les spécialités fussent traitées par ceux qui en avaient la compétence. Intéressé depuis longtemps aux questions littéraires alors que, certainement, je ne connaissais rien aux questions d'aiguillage, il était naturel qu'on me fit parler de littérature plutôt que de chemins de fer.

Pour le coup, je fus éclairé. Il importait en somme de parler de ce que je connaissais et de donner une idée de la France. C'est exactement pour cela que j'ai choisi précisément de ne parler ni de la littérature, ni du théâtre. Car la littérature, le théâtre, la philosophie, la recherche intellectuelle et l'effort de tout un peuple, ne sont que les reflets d'une interrogation fondamentale, d'une lutte pour la vie et pour l'homme qui font chez nous tout le problème du moment. Les Français

sentent que l'homme est toujours menacé et ils sentent aussi qu'ils ne pourront pas continuer de vivre si une certaine idée de l'homme n'est pas sauvée de la crise où se débat le monde. Et c'est pourquoi, par fidélité à mon pays, j'ai choisi de parler de la crise de l'homme. Et comme il s'agissait de parler de ce que je connaissais, je n'ai pas cru pouvoir faire mieux que de retracer aussi clairement que possible l'expérience spirituelle des hommes de ma génération, puisque cette expérience a eu toute l'étendue de la crise mondiale et qu'elle peut apporter quelque faible lueur à la fois sur le destin absurde et sur un aspect de la sensibilité française d'aujourd'hui.

Je voudrais d'abord situer cette génération. Les hommes de mon âge en France et en Europe sont nés juste avant ou pendant la première grande guerre, sont arrivés à l'adolescence au moment de la crise économique mondiale et ont eu vingt ans l'année de la prise de pouvoir par Hitler. Pour compléter leur éducation, on leur a offert ensuite la guerre d'Espagne, Munich, la guerre de 1939, la défaite et quatre années d'occupation et de luttes clandestines. Je suppose donc que c'est ce qu'on appelle une génération intéressante. Et qu'à cause de cela, j'ai eu raison de penser qu'il sera plus instructif pour vous que je parle, plutôt qu'en mon nom personnel, au nom d'un certain nombre de Français qui ont aujourd'hui trente ans et qui ont formé leur intelligence et leur cœur pendant les années terribles où, avec leur pays, ils se sont nourris de honte et ont vécu de révolte.

Oui, c'est une génération intéressante et d'abord parce qu'en face du monde absurde que ses aînés

lui fabriquaient, elle ne croyait à rien et elle vivait dans la révolte. La littérature de son temps était en révolte contre la clarté, le récit et la phrase elle-même. La peinture était en révolte contre le sujet, la réalité et la simple harmonie. La musique refusait la mélodie. Quant à la philosophie, elle enseignait qu'il n'y avait pas de vérité, mais simplement des phénomènes, qu'il pouvait y avoir Mr. Smith, M. Durand, Herr Vogel, mais rien de commun entre ces trois phénomènes particuliers. L'attitude morale de cette génération était encore plus catégorique : le nationalisme lui paraissait une vérité dépassée, la religion un exil, vingt-cinq ans de politique internationale lui avaient appris à douter de toutes les puretés, et à penser que personne n'avait jamais tort puisque tout le monde pouvait avoir raison. Quant à la morale traditionnelle de notre société, elle nous paraissait ce qu'elle n'a pas cessé d'être, c'est-à-dire une monstrueuse hypocrisie.

Ainsi, nous étions donc dans la négation. Bien entendu ce n'était pas nouveau. D'autres générations, d'autres pays ont vécu à d'autres périodes de l'Histoire cette expérience. Mais ce qu'il y a de nouveau, c'est que ces mêmes hommes, étrangers à toutes valeurs, ont eu à régler leur position personnelle par rapport au meurtre et à la terreur. C'est à cette occasion qu'ils ont eu à penser qu'il existait peut-être une Crise de l'Homme, parce qu'ils ont eu à vivre dans la plus déchirante des contradictions. Car ils sont entrés, en effet, dans la guerre, comme on entre dans l'Enfer, s'il est vrai que l'Enfer est le reniement. Ils n'aimaient ni la guerre, ni la violence ; ils ont dû accepter la guerre et exercer la violence. Ils n'avaient de

haine que pour la haine. Il leur a fallu pourtant apprendre cette difficile science. En pleine contradiction avec eux-mêmes, sans disposer d'aucune valeur traditionnelle, ils ont eu à régler le plus douloureux des problèmes qui se soit jamais posé aux hommes. Voici donc d'un côté une génération singulière telle que je viens de la définir, et de l'autre une crise qui a la dimension du monde et de la conscience humaine et que je voudrais maintenant caractériser aussi clairement que possible.

Qu'est-ce donc que cette crise ? Eh bien, plutôt que de la caractériser dans le général, je voudrais l'illustrer d'abord par quatre histoires courtes d'un temps que le monde a commencé d'oublier, mais qui nous brûle encore le cœur.

1) Dans l'immeuble de la Gestapo d'une capitale européenne, après une nuit d'interrogatoire, deux inculpés encore sanglants se trouvent ligotés et la concierge de l'immeuble procède soigneusement au ménage, le cœur en paix puisqu'elle a pris sans doute son petit déjeuner. Au reproche d'un des torturés, elle répond avec indignation une phrase qui, traduite en français, donnerait à peu près ceci : « Je ne m'occupe jamais de ce que font mes locataires. »

2) À Lyon, un de mes camarades est tiré de sa cellule pour un troisième interrogatoire. Comme on lui a déchiré les oreilles, lors d'un interrogatoire précédent, il porte un pansement autour de la tête. L'officier allemand qui le conduit est le même qui a assisté déjà aux premières séances et c'est pourtant lui qui demande avec une nuance d'affection et de sollicitude dans la voix : « Alors, comment vont ces oreilles ? »

3) En Grèce, à la suite d'une opération des

Maquis, un officier allemand se prépare à faire fusiller trois frères qu'il a pris comme otages. La vieille mère se jette à ses pieds et il consent à en épargner un seul, mais à condition qu'elle le désigne elle-même. Comme elle ne peut se décider, on les met en joue. Elle a choisi l'aîné, parce qu'il était chargé de famille, mais du même coup, elle a condamné les deux autres comme le voulait l'officier allemand.

4) Un groupe de femmes déportées parmi lesquelles se trouve une de nos camarades, est rapatrié en France par la Suisse. À peine entrées sur le territoire suisse, elles aperçoivent un enterrement civil. Et ce seul spectacle les jette dans un fou rire hystérique : « C'est comme cela qu'on traite les morts ici », disent-elles.

Si j'ai choisi ces histoires ce n'est pas à cause de leur caractère sensationnel. Je sais qu'il faut épargner la sensibilité du monde et qu'il préfère le plus souvent fermer les yeux pour garder sa tranquillité. Mais c'est parce qu'elles me permettent de répondre autrement que par un « oui » conventionnel à la question : « Y a-t-il une Crise de l'Homme ? » Elles me permettent de répondre comme ont répondu tous les hommes dont je parlais : oui, il y a une Crise de l'Homme, puisque la mort ou la torture d'un être peut dans notre monde être examinée avec un sentiment d'indifférence ou d'intérêt amical, ou d'expérimentation, ou de simple passivité. Oui, il y a une Crise de l'Homme, puisque la mise à mort d'un être peut être envisagée autrement qu'avec l'horreur et le scandale qu'elle devrait susciter, puisque la douleur humaine est admise comme une servitude un peu ennuyeuse au même titre que le ravitaillement

ou l'obligation de faire la queue pour obtenir le moindre gramme de beurre.

Et il est trop facile, sur ce point, d'accuser seulement Hitler et de dire que la bête étant morte, le venin a disparu. Car nous savons bien que le venin n'a pas disparu, que nous le portons tous dans notre cœur même, et que cela se sent dans la manière dont les nations, les partis et les individus se regardent encore avec un reste de colère. J'ai toujours pensé qu'une nation était solidaire de ses traîtres comme de ses héros. Mais une civilisation aussi, et la civilisation blanche, en particulier, est responsable de ses perversions comme de ses réussites. De ce point de vue nous sommes tous solidaires de l'Hitlérisme et nous devons rechercher les causes plus générales qui ont rendu possible ce mal affreux qui s'est mis à ronger le visage de l'Europe.

Essayons donc, avec l'aide des quatre histoires que j'ai racontées, d'énumérer les symptômes les plus clairs de cette crise. Ce sont d'abord :

1) La montée de la terreur consécutive à une perversion des valeurs telle qu'un homme ou une force historique n'ont plus été jugés en fonction de leur dignité, mais en fonction de leur réussite. La crise moderne tient tout entière dans le fait qu'aucun Occidental n'est assuré de son avenir immédiat et que tous vivent avec l'angoisse plus ou moins précise d'être broyés d'une façon ou l'autre par l'Histoire. Si l'on veut que cet homme misérable, ce Job des Temps Modernes, ne périsse pas de ses plaies, au milieu de son fumier, il faut d'abord lever cette hypothèque de la peur et de l'angoisse afin qu'il retrouve la liberté de l'esprit sans laquelle il ne résoudra aucun des problèmes qui se posent à la conscience moderne.

2) Cette crise est ensuite basée sur l'impossibilité de la persuasion. Les hommes vivent et ne peuvent vivre que sur l'idée qu'ils ont quelque chose de commun où ils peuvent toujours se retrouver. On croit toujours qu'en s'adressant humainement à un homme, on peut en obtenir des réactions humaines. Or, nous avons découvert ceci : il y a des hommes qu'on ne persuade pas. Il était impossible à une victime des camps de concentration d'espérer expliquer aux SS qui la battaient qu'ils ne devaient pas le faire. La mère grecque dont j'ai parlé ne pouvait pas persuader l'officier allemand qu'il n'était pas convenable de lui imposer le déchirement où il la plaçait. C'est que le SS ou l'officier allemand ne représentait plus un homme ni les hommes, mais un instinct élevé à la hauteur d'une idée ou d'une théorie. La passion, même meurtrière, eût été préférable. Parce que la passion a son terme, et qu'une autre passion, un autre cri venu de la chair ou du cœur peut la convaincre. Mais l'homme qui est capable de s'intéresser cordialement à des oreilles qu'il a auparavant déchirées, cet homme-là n'est pas un passionné, c'est une mathématique que rien ne peut arrêter ni convaincre.

3) Elle est encore le remplacement de l'objet naturel par l'imprimé, c'est-à-dire la montée de la bureaucratie. De plus en plus, l'homme contemporain interpose entre la nature et lui-même une machine abstraite et compliquée qui le rejette dans la solitude. C'est quand il n'y a plus de pain que les tickets apparaissent. Les Français n'ont plus que 1 200 calories de ravitaillement par jour, mais ils ont au moins six feuilles différentes et une centaine de coups de tampon sur ces feuilles. Et il

en est ainsi partout dans le monde où la bureaucratie n'a de cesse de se multiplier. Pour venir de France en Amérique, j'ai usé beaucoup de papier dans les deux nations. Tant de papier même que j'aurais sans doute pu imprimer cette conférence en un nombre d'exemplaires suffisant pour la répandre ici sans que j'aie besoin de venir. À force de papiers, de bureaux et de fonctionnaires, on crée un monde où la chaleur humaine disparaît, où aucun homme ne peut en toucher un autre, si ce n'est à travers le dédale de ce qu'on appelle les formalités. L'officier allemand qui flattait les oreilles blessées de mon camarade croyait pouvoir le faire parce que lorsqu'il les avait déchirées, cela faisait partie de son travail de fonctionnaire et, par conséquent, cela ne pouvait être mal. En somme, on ne meurt plus, on n'aime plus, et on ne tue plus que par procuration. C'est là ce qu'on appelle, je le suppose du moins, une bonne organisation.

4) Elle est encore le remplacement de l'homme réel par l'homme politique. Il n'y a plus de passions individuelles possibles, mais seulement des passions collectives, c'est-à-dire des passions abstraites. Nous sommes tous introduits de gré ou de force dans la politique. Ce qui compte, ce n'est plus qu'on respecte ou qu'on épargne la souffrance d'une mère, ce qui compte c'est de faire triompher une doctrine. Et la douleur humaine n'est plus un scandale, elle est seulement un chiffre dans une addition dont le terrible total n'est pas encore calculable.

5) Il est clair que tous ces symptômes se résument dans un seul qui est à la fois le culte de l'efficacité et de l'abstraction. Voilà pourquoi

l'homme d'aujourd'hui en Europe ne connaît plus que la solitude et le silence. C'est qu'il ne peut pas rejoindre les autres hommes dans des valeurs qui leur soient communes. Et puisqu'il n'est plus défendu par un respect de l'homme basé sur ses valeurs, la seule alternative qui lui soit donc offerte désormais est d'être victime ou bourreau.

II

Voilà ce que les hommes de ma génération ont compris et voilà la crise devant laquelle ils se sont trouvés et se trouvent encore. Et nous devons la résoudre avec les valeurs dont nous disposons, c'est-à-dire avec rien, sinon la conscience de l'absurdité où nous vivons. C'est ainsi qu'il nous a fallu entrer dans la guerre et la terreur, sans consolation et sans certitude. Nous savions seulement que nous ne pourrions pas céder aux bêtes qui s'élevaient aux quatre coins de l'Europe. Mais nous ne savions pas justifier cette obligation où nous étions. Bien plus, les plus conscients d'entre nous s'apercevaient qu'ils n'avaient encore dans la pensée aucun principe qui pût leur permettre de s'opposer à la terreur et de désavouer le meurtre.

Car si l'on ne croit à rien, en effet, si rien n'a de sens et si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, alors tout est permis et rien n'a d'importance. Alors, il n'y a ni bien ni mal, et Hitler n'a eu tort, ni raison. On peut passer des millions d'innocents au four crématoire comme on peut se dévouer à soigner les lépreux. On peut déchirer les oreilles d'une main, pour les flatter de l'autre. On peut faire son ménage devant les torturés. Et on peut

aussi bien honorer les morts que les jeter à la poubelle. Tout cela est équivalent. Et puisque nous pensions que rien n'a de sens, il fallait conclure que celui qui a raison, c'est celui qui réussit. Et c'est si vrai qu'aujourd'hui encore, des tas de gens intelligents et sceptiques vous déclarent que si par hasard Hitler avait gagné cette guerre, l'Histoire lui aurait rendu hommage et aurait consacré l'atroce piédestal sur lequel il s'était juché. Et nous ne pouvons pas douter en vérité que l'Histoire telle que nous la concevons, aurait consacré M. Hitler et justifié la terreur et le meurtre comme nous tous le consacrons et les justifions au moment où nous osons penser que rien n'a de sens.

Quelques-uns parmi nous, il est vrai, ont cru pouvoir penser qu'en l'absence de toute valeur supérieure, on pouvait croire du moins que l'Histoire avait un sens. Dans tous les cas, ils ont souvent agi comme s'ils le pensaient. Ils disaient que cette guerre était nécessaire parce qu'elle liquiderait l'ère des nationalismes et qu'elle préparerait le temps des Empires auxquels succéderait, après conflits ou non, la Société universelle et le Paradis sur terre.

Mais, pensant cela, ils arrivaient au même résultat que s'ils avaient pensé comme nous que rien n'avait de sens. Car si l'Histoire a un sens, c'est un sens total ou ce n'est rien. Ces hommes pensaient et agissaient comme si l'Histoire obéissait à une dialectique souveraine et comme si nous nous dirigions tous ensemble vers un but définitif. Ils pensaient et agissaient suivant le détestable principe de Hegel : « L'Homme est fait pour l'Histoire et non l'Histoire pour l'Homme. » En vérité, tout le réalisme politique et moral qui guide

aujourd'hui les destinées du monde obéit, souvent sans le savoir, à une philosophie de l'histoire à l'allemande, selon laquelle l'humanité entière se dirige selon des voies rationnelles vers un univers définitif. On a remplacé le nihilisme par le rationalisme absolu et dans les deux cas, les résultats sont les mêmes. Car, s'il est vrai que l'Histoire obéit à une logique souveraine et fatale, s'il est vrai selon cette même philosophie allemande que l'État féodal doit fatalement succéder à l'état anarchique, puis les nations à la féodalité, et les Empires aux nations pour aboutir enfin à la Société universelle, alors tout ce qui sert cette marche fatale est bon et les accomplissements de l'Histoire sont les vérités définitives. Et comme ces accomplissements ne peuvent être servis que par les moyens ordinaires qui sont les guerres, les intrigues et les meurtres individuels et collectifs, on justifie tous les actes non pas en ce qu'ils sont bons ou mauvais, mais en ce qu'ils sont efficaces ou non.

Et c'est ainsi que dans le monde d'aujourd'hui les hommes de ma génération ont été livrés pendant des années à la double tentation de penser que rien n'est vrai ou de penser que seul est vrai l'abandon à la fatalité historique. C'est ainsi que beaucoup ont succombé à l'une ou l'autre de ces tentations. Et c'est ainsi que le monde est resté livré à la volonté de puissance, c'est-à-dire et pour finir, à la terreur. Car si rien n'est vrai ni faux, si rien n'est bon ni mauvais, et si la seule valeur est l'efficacité, alors la règle doit être de se montrer le plus efficace, c'est-à-dire le plus fort. Le monde n'est plus partagé en hommes justes ou hommes injustes, mais en maîtres et en esclaves. Celui qui a raison, c'est celui qui asservit. La femme

de ménage a raison sur les torturés. L'officier allemand qui torture et celui qui exécute, les SS transformés en fossoyeurs, voilà les hommes raisonnables de ce nouveau monde. Regardez donc les choses autour de vous, et voyez si maintenant encore ce n'est pas vrai. Nous sommes dans les nœuds de la violence et nous y étouffons. Que ce soit à l'intérieur des nations ou dans le monde, la méfiance, le ressentiment, la cupidité, la course à la puissance sont en train de fabriquer un univers sombre et désespéré où chaque homme se trouve obligé de vivre dans le présent, le mot seul d'« avenir » lui figurant toutes les angoisses, livré à des puissances abstraites, décharné et abruti par une vie précipitée, séparé des vérités naturelles, des loisirs sages et du simple bonheur. Peut-être, au demeurant, dans cette Amérique encore heureuse, ne le verriez-vous pas, ou le verriez-vous mal ? Mais les hommes dont je vous parle le voient depuis des années, éprouvent ce mal dans leur chair, le lisent sur le visage de ceux qu'ils aiment et du fond de leur cœur malade, s'élève désormais une terrible révolte qui finira par tout emporter. Trop d'images monstrueuses les hantent encore pour qu'ils imaginent que ce soit facile, mais ils ont trop profondément éprouvé l'horreur de ces années pour accepter de la continuer. C'est ici que commence pour eux le véritable problème.

III

Si les caractéristiques de cette crise sont bien la volonté de puissance, la terreur, le remplacement de l'homme réel par l'homme politique et

historique, le règne des abstractions et de la fatalité, la solitude sans avenir, et si nous voulons résoudre cette crise, ce sont des caractéristiques que nous devons changer. Et notre génération s'est trouvée devant cet immense problème avec toutes ses négations. C'est donc de ces négations mêmes qu'elle a dû tirer la force de lutter. Il était parfaitement vain de nous dire : il faut croire en Dieu, ou en Platon, ou en Marx, puisque justement, nous n'avions pas ce genre de foi. La seule question était de savoir si nous allions accepter ce monde où il n'était plus possible que d'être victime ou bourreau. Et, bien entendu, nous ne voulions être ni l'un ni l'autre puisque nous savions, dans le fond du cœur, que cette distinction était illusoire et qu'au bout du compte il n'y avait plus que des victimes et que meurtriers et assassins se rejoignaient pour finir dans la même défaite. Simple-ment le problème n'était plus alors d'accepter ou non cette condition et le monde, mais de savoir quelle raison nous pouvions avoir à lui opposer.

C'est pourquoi nous avons cherché nos raisons dans notre révolte même qui nous avait conduits sans raisons apparentes à choisir la lutte contre le mal. Et nous avons compris ainsi que nous ne nous étions pas révoltés seulement pour nous, mais pour quelque chose qui était commun à tous les hommes.

Comment cela ?

Dans ce monde privé de valeurs, dans ce désert du cœur où nous vivons, que signifiait en effet cette révolte ? Elle faisait de nous des hommes qui disaient *Non*. Mais nous étions en même temps des hommes qui disaient *Oui*. Nous disions *Non* à ce monde, à son absurdité essentielle, aux abs-

tractions qui nous menaçaient, à la civilisation de mort qu'on nous préparait. En disant *Non*, nous affirmions que les choses avaient assez duré, qu'il y avait une limite qu'on ne pouvait dépasser. Mais dans ce même temps, nous affirmions tout ce qui était *en deçà* de cette limite, nous affirmions qu'il y avait quelque chose en nous qui refusait le scandale et qu'il n'était pas possible d'humilier plus longtemps. Et, bien sûr, c'était une contradiction qui devait nous faire réfléchir. Nous pensions que ce monde vivait et luttait sans valeur réelle. Et voilà que nous luttons pourtant contre l'Allemagne. Les Français de la Résistance que j'ai connus et qui lisaient Montaigne dans les trains où ils transportaient leurs tracts prouvaient qu'on pouvait, du moins chez nous, comprendre les sceptiques tout en ayant une idée de l'honneur. Et tous, par conséquent, par le seul fait de vivre, d'espérer et de lutter, nous affirmions quelque chose.

Mais ce quelque chose avait-il une valeur générale ? Dépassait-il l'opinion d'un individu ? Pouvait-il servir de règle de conduite ? La réponse est très simple. Les hommes dont je parle acceptaient de mourir dans le mouvement de leur révolte. Et cette mort prouvait qu'ils se sacrifiaient au bénéfice d'une vertu qui dépassait leur existence personnelle, qui allait plus loin que leur destinée individuelle. Ce que nos révoltés défendaient contre un destin ennemi, c'était une valeur commune à tous les hommes. Quand des hommes étaient torturés devant leur concierge, quand des oreilles étaient déchiquetées avec application, quand des mères se voyaient obligées de condamner leurs enfants à mort, quand les justes étaient enterrés comme des pourceaux, ces révol-

tés jugeaient que quelque chose en eux était nié qui ne leur appartenait pas seulement, mais qui était un bien commun où les hommes ont une solidarité toute prête.

Oui, c'était la grande leçon de ces années terribles que l'injure faite à un étudiant de Prague touchait un ouvrier de la banlieue parisienne et que le sang versé quelque part sur les bords d'un fleuve du centre européen allait amener un paysan du Texas à verser le sien sur le sol de ces Ardennes qu'il voyait pour la première fois. Et cela même était absurde, et fou, impossible, ou presque, à penser. Mais il y avait en même temps dans cette absurdité, cette leçon que nous étions dans une tragédie collective, dont l'enjeu était une dignité commune, une communion des hommes entre eux qu'il s'agissait de défendre et de maintenir. À partir de là, nous savions comment agir et nous apprenions comment dans le dénuement moral le plus absolu, l'homme peut retrouver des valeurs suffisantes — à régler sa conduite. Car, si cette communication des hommes entre eux, dans la reconnaissance mutuelle de leur dignité était la vérité, c'est cette communication même qu'il fallait servir.

Et pour maintenir cette communication, il fallait que les hommes soient libres, puisqu'il n'y a rien de commun entre un maître et un esclave, et qu'on ne peut parler et communiquer avec un homme asservi. Oui, la servitude est un silence, et le plus terrible de tous.

Et pour maintenir cette communication, nous devons faire en sorte que l'injustice disparaisse, parce qu'il n'y a pas de contact entre l'opprimé et le profiteur. L'envie aussi est du domaine du silence.

Et pour maintenir cette communication, nous devons proscrire le mensonge et la violence, car l'homme qui ment se ferme aux autres hommes et celui qui torture et contraint impose le silence définitif. Aussi, à partir de la négation du simple mouvement de notre révolte, nous tirons une morale de la liberté et de la sincérité. Oui, c'est cette communication que nous avons à opposer au monde du meurtre. Voilà ce que nous savions désormais. Et c'est elle que nous devons maintenir aujourd'hui pour nous défendre du meurtre. Et c'est pourquoi, nous le savons maintenant, nous devons lutter contre l'injustice, contre la servitude et la terreur, parce que ces trois fléaux sont ceux qui font régner le silence entre les hommes, qui élèvent des barrières entre eux, qui les obscurcissent l'un à l'autre et qui les empêchent de trouver la seule valeur qui puisse les sauver de ce monde désespérant qui est la longue fraternité des hommes en lutte contre leur destin. Au bout de cette longue nuit, maintenant et enfin, nous savons ce que nous devons faire en face de ce monde déchiré par sa crise.

Que devons-nous faire ? Nous devons :

1) Appeler les choses par leur nom et bien nous rendre compte que nous tuons des millions d'hommes chaque fois que nous consentons à penser certaines pensées. On ne pense pas mal parce qu'on est un meurtrier. On est un meurtrier parce qu'on pense mal. C'est ainsi qu'on peut être un meurtrier sans avoir jamais tué apparemment. Et c'est ainsi que plus ou moins nous sommes tous des meurtriers. La première chose à faire est donc le rejet pur et simple par la pensée et par l'action, de toute forme de pensée réaliste et fataliste.

2) La deuxième chose à faire est de décongestionner le monde de la terreur qui y règne et qui l'empêche de penser bien. Et puisque je me suis laissé dire que l'Organisation des Nations Unies tient dans cette ville même une session importante¹, nous pourrions lui suggérer que le premier texte écrit de cette organisation mondiale devrait proclamer solennellement, après le procès de Nuremberg, la suppression de la peine de mort sur toute l'étendue de l'Univers.

3) La troisième chose à faire est de remettre, chaque fois qu'il sera possible, la politique à sa vraie place qui est une place secondaire. Il ne s'agit pas, en effet, de donner à ce monde un évangile ou un catéchisme politique ou moral. Le grand malheur de notre temps est que justement la politique prétend nous munir, en même temps, d'un catéchisme, d'une philosophie complète, et même quelquefois d'un art d'aimer. Or, le rôle de la politique est de faire le ménage et non pas de régler nos problèmes intérieurs. J'ignore pour moi s'il existe un absolu. Mais je sais qu'il n'est pas de l'ordre politique. L'absolu n'est pas l'affaire de tous : il est l'affaire de chacun. Et tous doivent régler leurs rapports entre eux de façon que chacun ait le loisir intérieur de s'interroger sur l'absolu. Notre vie appartient sans doute aux autres et il est juste de la donner quand cela est nécessaire. Mais notre mort n'appartient qu'à nous. Et c'est ma définition de la liberté.

4) La quatrième chose à faire est de rechercher

1. Du 25 mars au 18 août 1946, le Conseil de sécurité de l'ONU se réunit à New York. Une vingtaine de sessions ont lieu au Hunter College (désormais Lehman College), dans le Bronx.

et de créer, à partir de la négation, les valeurs positives qui permettront de concilier une pensée négative et les possibilités d'une action positive. C'est là le travail des philosophes dont je n'ai donné qu'une esquisse.

5) La cinquième chose à faire est de bien comprendre que cette attitude revient à créer un universalisme où tous les hommes de bonne volonté pourront se retrouver. Pour sortir de la solitude, il faut parler, mais il faut parler franc, et, en toutes occasions, ne jamais mentir et dire toute la vérité que l'on sait. Mais on ne peut dire la vérité que dans un monde où elle est définie et fondée sur des valeurs communes à tous les hommes. Ce n'est pas Monsieur Hitler qui peut décider que ceci est vrai ou que ceci ne l'est pas. Aucun homme au monde, aujourd'hui ni demain, ne pourra jamais décider que sa vérité est assez bonne pour pouvoir l'imposer aux autres. Car la conscience commune des hommes peut seule assumer cette ambition. Et il faut retrouver les valeurs dont vit cette conscience commune. La liberté que nous avons à conquérir pour finir est le droit de ne pas mentir. À cette condition seulement, nous connaissons nos raisons de vivre et de mourir.

Voilà où nous en sommes pour notre part. Et sans doute, peut-être n'était-ce pas la peine d'aller si loin pour en arriver là. Mais après tout, l'Histoire des hommes est l'histoire de leurs erreurs et non de leur vérité. La vérité est probablement comme le bonheur, elle est toute simple et elle n'a pas d'histoire.

Est-ce à dire que tous les problèmes se trouvent résolus pour nous ? Non, bien sûr. Ce monde n'est

ni meilleur, ni plus raisonnable. Nous ne sommes toujours pas sortis de l'absurdité. Mais nous avons du moins une raison de nous efforcer de changer notre conduite et c'est cette raison qui jusque-là nous manquait. Le monde serait toujours désespérant s'il n'y avait pas l'homme, mais il y a l'homme et ses passions, ses rêves et sa communauté. Nous sommes quelques-uns en Europe à unir ainsi une vue pessimiste du monde et un profond optimisme en l'homme. Nous ne prétendons pas échapper à l'Histoire, car nous sommes dans l'Histoire.

Nous prétendons seulement lutter dans l'Histoire pour préserver de l'Histoire cette part de l'Homme qui ne lui appartient pas. Nous voulons seulement redécouvrir les chemins de cette civilisation où l'homme sans se détourner de l'Histoire ne lui sera plus asservi, ou le service que chaque homme doit à tous les hommes se trouvera équilibré par la méditation, le loisir et la part de bonheur que chacun se doit à lui-même.

Je crois que je puis bien le dire, nous refuserons toujours d'adorer l'événement, le fait, la richesse, la puissance, l'Histoire comme elle se fait et le monde comme il va. Nous voulons voir la condition humaine comme elle est. Et ce qu'elle est, nous le savons. C'est cette condition terrible qui demande des tombereaux de sang et des siècles d'histoire pour aboutir à une modification imperceptible dans le destin des hommes. Telle est la loi. Pendant des années au XVIII^e siècle, les têtes sont tombées en France comme de la grêle, la Révolution française a brûlé tous les cœurs d'enthousiasme et de terreur. Et, pour finir, au début du siècle suivant, on a abouti au remplacement de la monarchie légitime par la monarchie consti-

tutionnelle. Nous autres Français du xx^e siècle connaissons trop bien cette terrible loi. Il y a eu la guerre, l'occupation, les massacres, des milliers de murs de prison, une Europe échevelée de douleur et tout cela pour que quelques-uns d'entre nous acquièrent enfin les deux ou trois nuances qui les aideront à moins désespérer. C'est l'optimisme ici qui serait le scandale. Nous savons que ceux d'entre eux qui sont morts aujourd'hui étaient les meilleurs puisqu'ils se sont désignés eux-mêmes. Et nous qui sommes encore vivants, sommes obligés de nous dire que nous ne sommes vivants que parce que nous en avons fait moins que d'autres.

C'est la raison pour laquelle nous continuons de vivre dans la contradiction. La seule différence est que cette génération peut unir maintenant cette contradiction avec un immense espoir dans l'homme. Puisque j'ai voulu vous informer d'un aspect de la sensibilité française, il suffira que vous n'oubliiez pas ceci : il y a aujourd'hui en France et en Europe une génération qui pense, en somme, que celui qui espère en la condition humaine est un fou, mais que celui qui désespère des événements est un lâche. Elle refuse les explications absolues et le règne des philosophies politiques, mais elle veut affirmer l'homme dans sa chair et dans son effort de liberté. Elle ne croit pas qu'il soit possible de réaliser le bonheur et la satisfaction universelle, mais elle croit possible de diminuer la douleur des hommes. C'est parce que le monde est malheureux dans son essence, que nous devons faire, pense-t-elle, quelque chose pour le bonheur, c'est parce qu'il est injuste que nous devons œuvrer pour la justice ; c'est parce

qu'il est absurde enfin que nous devons lui donner toutes ces raisons.

Pour finir, qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'il faut être modeste dans ses pensées et son action, tenir sa place et bien faire son métier. Cela signifie que nous avons tous à créer en dehors des partis et des gouvernements des communautés de réflexion qui entameront le dialogue à travers les nations et qui affirmeront par leurs vies et leurs discours que ce monde doit cesser d'être celui des policiers, des soldats et de l'argent pour devenir celui de l'homme et de la femme, du travail fécond et du loisir réfléchi.

C'est à quoi je pense que nous devons diriger notre effort, notre réflexion, et, s'il le faut, notre sacrifice. La décadence du monde grec a commencé avec l'assassinat de Socrate. Et on a tué beaucoup de Socrate en Europe depuis quelques années. C'est une indication. C'est l'indication que seul l'esprit socratique d'indulgence envers les autres et de rigueur envers soi-même est dangereux pour les civilisations du meurtre. C'est donc l'indication que seul cet esprit peut régénérer le monde. Tout autre effort, si admirable soit-il, dirigé vers la puissance et la domination, ne peut que mutiler l'homme plus gravement encore. Voilà en tout cas la révolution modeste que nous autres Français et Européens vivons en ce moment.

CONCLUSION

Peut-être aurez-vous été étonnés qu'un écrivain français venu officiellement en Amérique ne se soit pas cru obligé de vous présenter un tableau

idyllique de son pays et n'ait fait encore jusqu'ici aucun effort dans le sens de ce qu'il est convenu d'appeler la propagande. Mais peut-être en réfléchissant au problème que j'ai posé devant vous, cela vous paraîtra-t-il plus naturel. La propagande est faite, je suppose, pour provoquer chez les gens des sentiments qu'ils n'ont pas encore. Or, les Français qui ont partagé notre expérience ne demandent en réalité ni qu'on les plaigne, ni qu'on les aime sur commande. Le seul problème national qu'ils se soient posé ne dépendait pas de l'opinion du monde. Il s'est agi pour nous pendant cinq ans de savoir si nous pouvions sauver notre honneur, c'est-à-dire garder le droit de parler à notre place au lendemain de la guerre. Et ce droit, nous n'avions pas besoin qu'on nous le reconnût. Il fallait seulement que nous nous le reconnussions. Cela n'a pas été facile, mais pour finir, si nous nous sommes reconnu ce droit, c'est parce que nous connaissons et sommes seuls à connaître l'étendue réelle de nos sacrifices.

Mais ce droit n'est pas pour nous le droit de donner des leçons. C'est seulement le droit d'échapper au silence humiliant de ceux qui ont été frappés et vaincus pour avoir trop longtemps méprisé l'homme. Au-delà, je vous prie de croire que nous saurons garder notre place. Peut-être en effet, comme on le dit, y a-t-il une chance pour que l'histoire des cinquante prochaines années soit faite en partie par d'autres nations que la France. Je n'en sais rien personnellement mais ce que je sais, c'est que cette nation qui a perdu 1 620 000 hommes il y a vingt-cinq ans et qui vient de perdre plusieurs centaines de milliers de volontaires doit reconnaître qu'elle a, ou qu'on

a peut-être abusé de ses forces. C'est là un fait. Et l'opinion du monde, sa considération ou son dédain ne peuvent rien changer à ce fait. C'est pourquoi il me paraît dérisoire de le solliciter ou de le convaincre. Mais il ne me paraît pas dérisoire de souligner devant cette opinion à quel point la crise du monde dépend justement de ces querelles de préséance et de puissance.

Pour résumer les débats de ce soir et parlant pour la première fois en mon nom personnel, je voudrais dire seulement ceci : chaque fois qu'on jugera de la France ou de tout autre pays, ou de toute autre question en termes de puissance, on fera entrer un peu plus avant dans le monde une conception de l'homme qui aboutit à sa mutilation, on renforcera la soif de domination et à la limite on prendra parti pour le meurtre. Tout se tient dans le monde comme dans les idées. Et celui qui dit ou qui écrit que la fin justifie les moyens, et celui qui dit et qui écrit que la grandeur se juge à la force, celui-là est responsable absolument des hideux amoncellements de crimes qui défigurent l'Europe contemporaine.

Voilà clairement défini, je crois, tout le sens de ce que j'ai cru devoir vous dire. Et c'était, en effet, un devoir pour moi, je suppose, que de rester fidèle à la voix et à l'expérience de nos camarades d'Europe afin que vous ne soyez pas tentés de les juger trop vite. Car eux ne jugent plus personne, sinon les meurtriers. Et ils regardent toutes les nations avec l'espoir et la certitude d'y trouver la vérité humaine que chacune d'elles contient.

En ce qui concerne particulièrement la jeunesse américaine qui m'écoute ce soir, je peux vous dire que les hommes dont j'ai parlé respectent l'hu-

manité qui est en elle et ce goût de la liberté et du bonheur qui se lisait sur le visage des grands Américains. Oui, ils attendent de vous ce qu'ils attendent de tous les hommes de bonne volonté, une loyale contribution à l'esprit de dialogue qu'ils veulent instaurer dans le monde. Nos luttes, nos espoirs et nos revendications, vus de loin, doivent peut-être vous paraître confus ou futiles. Et il est vrai que sur le chemin de la sagesse et de la vérité, s'il en est un, ces hommes n'ont pas choisi la voie la plus droite et la plus simple. Mais c'est que le monde, c'est que l'Histoire ne leur a rien offert de droit et de simple. Le secret qu'ils n'ont pu trouver dans leur condition, ils essaient de le forger de leurs propres mains. Et ils échoueront peut-être. Mais ma conviction est que leur échec sera celui de ce monde même. Dans cette Europe encore empoisonnée de violences et de haines sourdes, dans ce monde déchiré de terreur, ils tentent de préserver de l'homme ce qui peut l'être encore. Et c'est leur seule ambition. Mais que ce dernier effort ait pu trouver encore en France une de ses expressions et si j'ai pu vous donner ce soir une faible idée de la passion de justice qui anime tous les Français, c'est notre seule consolation et ce sera ma plus simple fierté.